



Auteur-repreneur : profession de foi et d'avenir

PAR YVES SENTÉ

En ce jour heureux où l'Académie royale de langue et de littérature françaises ouvre une séance publique consacrée à Edgar Pierre Jacobs, je ne peux, en tant qu'amoureux de la bande dessinée en général et de l'œuvre du père de Blake et Mortimer en particulier, je ne peux, disais-je, que me réjouir doublement !

Me réjouir et... m'inquiéter un peu de l'accueil qui sera réservé à mon intervention au sein de cet éminent rassemblement de spécialistes de l'œuvre jacobsienne. En effet, j'ai rencontré beaucoup de connaisseurs pointus au cours des dernières années et plus je les ai entendus me parler avec tant de pertinence de mille et un détails de la vie et du travail du maître du Bois des Pauvres, plus ma conviction s'ancrait que je ne pouvais définitivement pas prétendre être un des leurs.

Ce n'est qu'un « auteur-repreneur » qui vous parle aujourd'hui et comme je me dis que cette définition de fonction est aussi nouvelle qu'elle est en voie de développement, je me propose de tenter de vous en préciser aujourd'hui l'origine et le sens, au regard de mon expérience personnelle. Le titre de ma lecture pourrait donc être le suivant : *Auteur-repreneur : profession de foi et d'avenir*.

Ainsi qu'il fallait vous y attendre en invitant un scénariste, mon exposé commence par une « belle histoire »...

Nous sommes le 6 décembre 1970 au petit matin. Je piétine d'impatience devant la porte du salon de la maison familiale car je vais découvrir avec mon frère et ma sœur ce que le Grand Saint Nicolas nous a apporté. Lumière ! Je me souviens qu'au milieu des autres jouets, mon regard a immédiatement accroché une image rectangulaire posée en hauteur contre le dossier d'un fauteuil. Je ne savais pas encore qu'il s'agissait d'un livre. Il y avait un ciel bleu et une girafe. Il y avait aussi une vieille voiture bizarre qui roulait vers moi avec un petit garçon noir assis à côté du chauffeur de même qu'un petit chien blanc. Je ne savais pas encore que je venais de recevoir *Tintin au Congo* et que ce cadeau aurait tellement d'influence sur moi, sur mes envies et sur mes choix de vie futurs...

Pour être franc, la première influence fut plutôt néfaste car le cadeau transforma rapidement le petit analphabète que j'étais encore en une sorte de dictateur miniature. Chaque adulte qui entrait chez mes parents avait dorénavant un tribut à payer : il fallait lire intégralement *Tintin au Congo* au petit dernier.

Conséquence positive de cette situation, cette contrainte m'encouragea à apprendre à lire au plus tôt, afin de ne plus jamais dépendre de ces piètres narrateurs qui ne parlaient pas avec la vraie voix des personnages.

En attendant, Noël arriva. Puis ce fut janvier et mon anniversaire. Presque coup sur coup, deux nouvelles illustrations rectangulaires apparurent et ma fascination première se mua littéralement en une sorte d'idée fixe à laquelle nous sommes évidemment des millions à nous être rendus sans conditions : il fallait que je lise tous les albums de Tintin le plus vite possible ! Il le fallait !

Je consacrai donc les années qui suivirent à cette mission de survie. Anniversaires, fêtes de fin d'année, chantage à la réussite scolaire en période d'examens, écumage des bibliothèques communales et paroissiales... Tout était bon, pourvu qu'un album de Tintin encore inconnu soit dans mon viseur !

Et puis vint le jour du premier drame qui, je vous rassure, va nous rapprocher du cœur de mon exposé. Je parle du jour où je me suis rendu compte en retournant mon *Vol 714 pour Sidney* que j'avais lu tous les Tintin ! Tous ! Mais quelle horreur ! Qu'est-ce qu'ils fabriquent ces Messieurs Hergé et Casterman ? Ils me donnent un ami et maintenant ils me le retirent ? Mais ils n'ont pas le droit !

Comme s'ils avaient entendu ma détresse, Messieurs Hergé et Casterman ont remis un nouvel album de Tintin dans la vitrine de la librairie au coin de chez mes parents pour mes douze ans, l'année suivante. Mais Tintin portait des jeans et n'arrivait plus en train à Moulinsart... Que se passait-il donc ?

L'année précédente, j'avais dû trouver un moyen pour calmer ma frustration et j'avais emprunté à la bibliothèque, un album plus grand intitulé *La Marque Jaune*. Intrigante image tellement différente des couvertures de mes Tintin... Et puis ces deux personnages qui avaient l'âge de mon père... Et ces textes qui n'en finissaient pas... Mais bon, je me suis lancé !

J'avais déjà ressenti une peur bleue quand Rascar Capac s'était introduit dans la chambre de Tintin mais je peux vous assurer que ma frayeur au moment où la Marque Jaune pénétrait dans l'appartement du 99 bis Park Lane n'a rien eu à lui envier en terme de puissance...

Ensuite, qu'est-ce qu'il fût grisant de piloter un Espadon ! Quelle émotion de pénétrer derrière mes deux héros dans la Chambre d'Horus ! Quel sentiment fantastique au sens plein du terme que de découvrir l'Atlantide et de voir ces fabuleux engins partir vers le cosmos ! Comme c'était déstabilisant de découvrir la puissance meurtrière de la nature déchaînée dans *S.O.S. Météores* ! Quelle excitation d'actionner les commandes du Chronoscaphe et quelle angoisse de découvrir le futur que pourrait nous réserver la folie guerrière des hommes ! Qu'il était effrayant de se balader dans les catacombes de Paris ou de croiser en plein ciel un Riu fonçant sur mon chasseur japonais !...

Et arriva naturellement le jour du second drame.

Comment ? Il n'y a pas d'autres albums de Blake et Mortimer ? ! Mais il est encore plus paresseux que Monsieur Hergé, ce Monsieur Jacobs ! En plus, il m'abandonne au milieu d'une histoire ! Non, mais... C'est injuste ! Tintin, le capitaine Haddock, le professeur Mortimer et le capitaine Blake sont MES amis ! Comment peuvent-ils me trahir après toutes ces années d'amitié, de complicité et de fidélité ?...

Les années ont passé et j'ai fini par comprendre beaucoup de ces choses que l'enfance n'avait pas voulu voir. Ce n'est pas pour autant que je les avais acceptées...

En mars 1983, la nouvelle est tombée en provoquant chez le jeune homme de dix-huit ans que j'étais devenu, une émotion d'une profondeur insoupçonnée : Monsieur Hergé était mort. J'avais appris depuis longtemps que Monsieur Casterman n'existait pas réellement et qu'il n'y avait donc plus rien à faire. Il n'y aurait plus jamais de Tintin. En même temps que celui de l'homme, je venais surtout d'apprendre le décès d'un espoir et ça, ce fut évidemment le plus terrible à encaisser.

Quelques années plus tard, ce fut au tour de Monsieur Jacobs de nous quitter. Sans doute, ne connaîtrais-je jamais la fin des *Trois Formules du professeur Sato*. Une vie de frustration s'annonçait...

Combien de fois n'ai-je pas rêvé par la suite que je découvrais un album inédit de ces personnages. Au milieu de ces nuits, je tenais réellement ces albums en main. De temps à autres, j'ai même pu en apercevoir une planche. Mais je me réveillais toujours trop tôt pour pouvoir la lire. Depuis, j'ai appris que j'étais loin d'être le seul à faire ce type de rêves.

La vie a suivi son cours avec son lot de petits hasards. La chance accompagnée d'une farouche volonté de convaincre mes futurs employeurs m'ont permis d'entrer aux éditions du Lombard en 1991 en qualité de rédacteur en chef. Chez l'éditeur du journal *Tintin* (déjà disparu à cette époque) ! Celui qui a vu naître les aventures de Blake et Mortimer ! La vie fait parfois des cadeaux somptueux.

Rapidement, j'ai donc pu découvrir les coulisses du rêve et tous les « qui », les « quoi », les « comment » et les « pourquoi » qui président à la naissance d'une bande dessinée avant qu'elle n'arrive dans la vitrine du fameux libraire situé au coin de la rue où habitent mes parents.

Deux années durant, j'ai eu la chance de côtoyer Bob De Moor. Tous les jeudis midis, après notre réunion de comité éditorial, nous déjeunions avec le scénariste et écrivain André-Paul Duchâteau. J'ai eu de la peine d'apprendre à quel point Bob avait souffert des critiques qui avaient suivi la parution tant attendue de la fin des *Trois Formules du professeur Sato*, album qu'il avait réalisé en hommage à son ami Edgar sous de trop fortes pressions éditoriales.

De là où je me trouvais, j'ai également pu assister à la relance de la série par Jean Van Hamme et Ted Benoît en 1996. Ces auteurs-repreneurs (ça y est, le mot

est lâché !) ayant bénéficié de bien meilleures conditions de travail que notre ami Bob, leur album *L’Affaire Francis Blake* reçut un excellent accueil du public. Et alors que les éternels « puristes » criaient déjà à qui voulaient les entendre que Jacobs devait se retourner dans sa tombe, je suis rentré chez moi, le précieux ouvrage sous le bras. Comme vingt ans auparavant, j’ai attendu le soir pour l’emmener dans mon lit. Et là, le miracle s’est produit !

J’ai oublié Jacobs, Bob De Moor, Jean Van Hamme et Ted Benoît. Le professeur et le capitaine étaient là, évoluant dans un décor écossais sous mes yeux ravis, et c’était la seule chose qui comptait pour le « petit lecteur » que je redevenais. Ils n’avaient pas perdu leurs bonnes habitudes, même celles devenues « politiquement incorrectes » depuis quelques années. Les deux compères aimaient toujours bavarder tranquillement au coin du feu de leur salon, sous le regard inquiétant d’un masque funéraire ramené d’Égypte, en sirotant sherry et whisky tout en fumant le même tabac. L’avenir de leur foie et de leurs poumons était bien moins important que celui du monde et j’éprouvais le bonheur rare de retrouver deux vieux amis. Merci, messieurs les « repreneurs ».

Quelques années plus tard, un concours de circonstances m’a amené à écrire deux pages « à la manière de Blake et Mortimer » en vue de rechercher un éventuel assistant pour Ted Benoît. L’assistant n’a pu être déniché et le temps qui passa me donna l’irrépressible envie de ME raconter ce qui aurait pu arriver à nos deux héros avant et après ces deux « pages test ». Soir après soir, encouragé et désinhibé par la merveilleuse lecture de *L’Affaire Francis Blake*, je me suis enivré à créer le récit que j’avais approché dans mes rêves sans jamais parvenir à le lire. Au bout de quelques semaines, j’avais sous les yeux le synopsis complet de ce qui allait devenir *La Machination Voronov*. À ce moment, je ne savais toujours pas que cette aventure allait avoir d’autres lecteurs que moi.

Peu de temps après, l’éditeur fit savoir qu’il avait l’intention de constituer une seconde équipe de repreneurs afin que chacun puisse travailler à son rythme sans que la régularité des parutions réclamée par le public ne souffre de la maniaquerie professionnelle des auteurs. J’ai alors décidé d’envoyer anonymement mon synopsis et... l’incroyable s’est produit : il a été retenu. Mieux, il a réussi à convaincre André Juillard dont la superbe ligne claire n’attendait que cette occasion pour révéler une nouvelle facette de son insondable potentiel.

Après des mois de travail, l'album est sorti des rotatives. Il y avait beaucoup d'exemplaires... et ce n'est vraiment qu'à ce moment-là que j'ai réalisé l'ampleur du défi. Tous ces gens qui allaient lire mon récit n'avaient certainement pas fait les mêmes rêves que moi durant leur enfance. Leur attente de plaisir allait-elle être satisfaite ? Je commençais à me rendre compte qu'il n'allait peut-être pas être si simple d'assumer le rôle d'auteur-repreneur dans la partie « service après-vente » de la fonction...

Ce fut le temps de mes premières rencontres avec la presse. Je découvrais qu'il y avait les journalistes « pour la reprise » et les journalistes « contre la reprise ». On a beau tenter de se préparer aux critiques, il est évident que les négatives ne font pas plaisir. Quand vous avez passé tant de temps sur votre travail dans le seul but de ne pas décevoir, les phrases lapidaires font mal quand elles sont exposées au grand public. Mais c'est la règle du jeu et je devais l'accepter.

Par contre, il était exclu que je ne mette pas les points sur les « i » par rapport à certaines questions récurrentes. « Monsieur Sente, qu'est-ce que cela vous fait de réaliser du Jacobs ? » Réponse immédiate : « Excusez-moi mais nous ne réalisons pas du Jacobs. Nous réalisons du Blake et Mortimer. Personne au monde ne peut et ne pourra “ faire du Jacobs ”. C'est “ biologiquement » impossible ». » « Soit. Mais, au moins êtes-vous fier de poursuivre l'œuvre du Maître ? » Nouvelle réponse immédiate : « Nous ne poursuivons pas l'œuvre d'Edgar Pierre Jacobs. Son œuvre en bande dessinée commence avec son propre travail de reprise de la série *Flash Gordon* et se termine avec les crayonnés des planches du second volume des *Trois Formules du professeur Sato*. Personne ne pourra jamais rien ajouter à cette œuvre personnelle. Personne ne pourra jamais rien en extraire. En ce sens, les nouvelles planches réalisées ne font évidemment pas partie de l'œuvre de Jacobs. Par contre, elles font partie des nouvelles aventures de Blake et Mortimer et cela nous en sommes tous extrêmement fiers et heureux. »

Je ne joue pas sur les mots. Je tente simplement de rappeler et de préciser le sens des mots.

Face à la moue dubitative de certains interlocuteurs, je me suis rendu compte que mon explication n'était peut-être pas suffisamment claire. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de profiter de ma présence parmi vous pour clarifier l'origine et le sens du terme « auteur-repreneur ».

Pour ce qui concerne l'origine, vous l'aurez compris à travers mon long préambule, on ne devient pas auteur-repreneur par contrat. On le devient par amitié pour des personnages et par passion pour la série de leurs aventures. C'est dans l'inconscient de l'enfant-lecteur qui arrive au bout de son rêve en lisant le dernier album de sa série fétiche que naît le futur auteur-repreneur. C'est dans la frustration de ne plus avoir de nouveautés à se mettre sous l'œil que l'enfant va lire et relire maintes fois chaque album paru et que les codes narratifs spécifiques à la série en question vont petit à petit se révéler, imposer leur évidence. Qu'il devienne scénariste ou dessinateur, le futur entrepreneur va littéralement « imprimer » ces codes au fin fond de son inconscient... en attendant de les faire ressurgir comme autant de garde-fous lorsqu'il se lancera dans sa propre création. Quand on parle de « entrepreneur », on parle en fait de « entrepreneur de codes », rien de plus. Loin de l'esprit des auteurs-entrepreneurs l'idée de s'approprier la moindre parcelle de l'œuvre de Jacobs.

Du point de vue du sens, l'explication peut paraître plus ardue. Au-delà du pur plaisir ludique, reprendre les aventures des héros de son enfance correspond certainement à une sorte d'acte thérapeutique qui vient en réponse à un manque du lointain passé. Et le succès des reprises des aventures de Blake et Mortimer est certainement lié au fait que les enfants qui ont connu ce manque furent très nombreux au cours des dernières décennies. Si en se « soignant », les auteurs-entrepreneurs aident d'autres enfants devenus grands à se soigner, tout en se faisant plaisir également, n'est-ce pas merveilleux ? Par ailleurs, si le succès des nouvelles aventures de Blake et Mortimer permet à de nouveaux enfants de redécouvrir les albums de Jacobs, n'est-ce pas le plus grand service que l'on puisse rendre à l'œuvre du Maître ? André Franquin, le saint patron des auteurs-entrepreneurs n'a-t-il pas offert aux Spirou de Rob-Vel et de Jijé une nouvelle et durable longévité pour le plus grand bonheur de centaines de milliers de gamins ? À mes yeux, c'est là que se situe le fondement du sens qu'il faut attribuer à l'acte de reprise.

Au sein de la profession des auteurs de bande dessinée, il faut cependant reconnaître que le terme « entrepreneur » véhicule toujours une consonance quelque peu honteuse. Il est vrai que le mot ne met pas en valeur tout le bonheur induit tant en aval qu'en amont par la pratique de cette profession en pleine expansion naturelle.

Que faire par rapport à cette forme de légère injustice ? Une simple suggestion me vient pour conclure cette lecture : et si, à partir d'aujourd'hui, on oubliait l'expression d'auteur-repreneur au profit de celle, plus jolie à mon sens, de « prolongateur de rêves » ?

Je pense à mes rêves d'enfants, bien sûr. Mais je pense aussi à vos rêves. Les satisfaire en partie est notre vœu le plus cher à Jean Van Hamme, Ted Benoît, André Juillard et moi-même.

Longue vie à la mémoire d'Edgar Pierre Jacobs. Longue vie à Blake et Mortimer.

Copyright © 2005 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Yves Sente, *Auteur-repreneur : profession de foi et d'avenir*. Séance publique du 15 janvier 2005 : La marque d'Edgar P. Jacobs [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2005. Disponible sur :
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15012005/sente.pdf>>